

Vincent Beauchemin

ÉCUEIL DE VERRE

Écueil de verre de Vincent Beauchemin est le quarante-neuvième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Vincent Beauchemin
et le CANIF, Centre d'animation de français du
cégep du Vieux Montréal. Mai 2003.

Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal: mai 2003
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:
Centre de production de l'écrit, CVM (5056)

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Photos: Julien Perron-Gagné
Conception graphique de la couverture: Dominic Prévost



*L'imaginaire est une cicatrice.
Ce que j'invente m'est vécu;
mort d'avance ce que je tue.*

Hubert Aquin

Peut-être suis-je aveuglé par la beauté,
peut-être suis-je trop tenté par sa main
qui me grise, par l'étreinte de son corps,
mais rien n'est plus beau qu'une goutte
de rosée cherchant refuge au creux d'une
feuille, dansant sur ses nervures avant de
la pénétrer.

Rêve de feuilles
saignant l'abondance
se teintant rouge, jaune
de paroles incompréhensibles
qu'il suffirait de humer
pour que l'instant passe
chargé de sens
rêve de beauté
du jour qui s'éteint
dans l'ombre
d'un champignon
la rigueur de l'hiver
réchauffée par le manteau
de ton étreinte

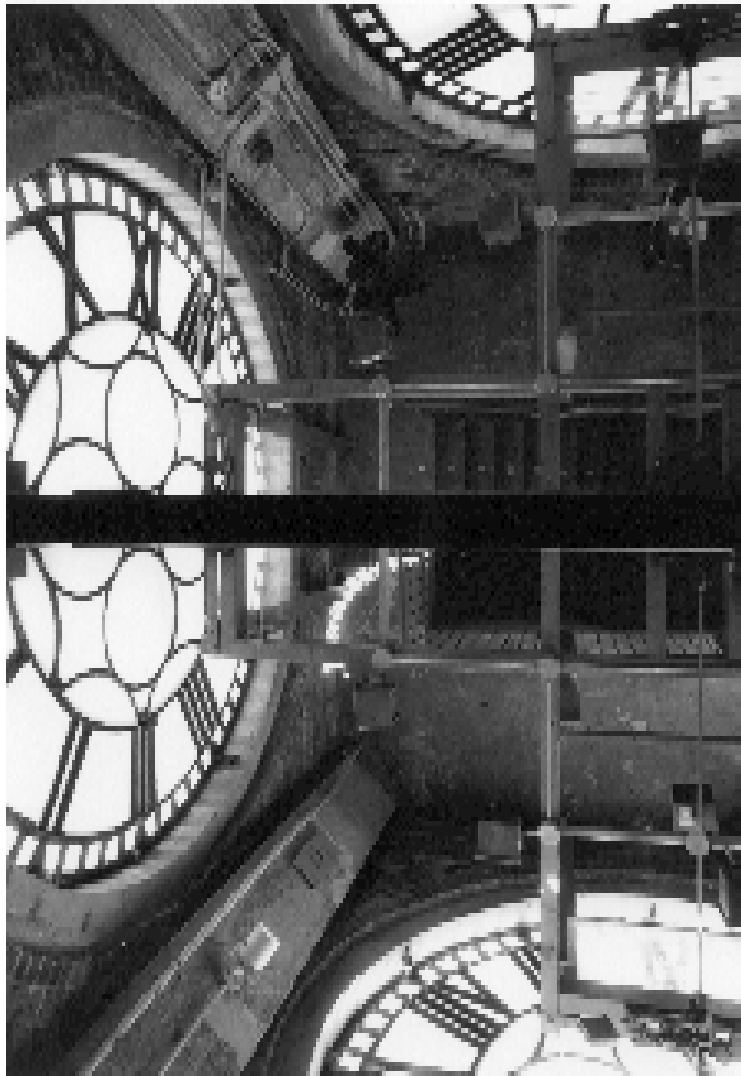
L'harmonie d'un écueil
avec les vagues qui le bercent
et qu'il déchire
lentement
de ses flancs acérés
se laisser chatouiller
par la douce brise du vent
balayant les champs
les jours d'orage
je veux me perdre
m'écouler comme la sève
dans l'arbre de tes mots

M'enivrer du noroît
jouant dans mes cheveux
quand le ciel pourpre
se fond dans l'eau
que les flots de la connivence
reflètent l'étoile de mer
gravée sur la proue
de ton navire
que l'on vive dans notre scaphandre

la beauté
d'une vie aquatique
de coraux lumineux

Que tes branches soient solides
pour supporter
un oiseau migrateur
délaissant sa vie de nomade
pour braver les intempéries
au creux de ton tronc
je vivrai comme les écureuils

En selle sur un papillon
les jours s'étendent, passent
les heures moites fuient
coulant dans la clepsydre
comme la journée emprisonnée
dans une seule goutte d'eau
parcourt le corridor nocturne
une gouttière d'aluminium
pour ressurgir à l'aurore
tête plongée dans une flaque
honteuse de la douce caresse
qu'elle accorda à la nuit
pour fuir, pour se noyer
pour vivre sa dissolution
pour devenir particule
dans ce cimetière marin
dans cette flaque de vie
si aquatique
dans notre aquarium terrestre



Que les chutes fassent jaillir
l'eau des fleuves et des rivières
qu'un torrent de lumière
éclaire tous les petits bonheurs
cachés dans l'ombre de l'aveuglement



La neige craque
mes pas avalent
cristaux de sel
respirer le silence
écouter son concert
cracher des notes froides
réchauffées par le manteau de neige
couvrant les branches d'épinettes
nerfs tortueux cherchant le sol
formant un dôme impénétrable
où les ruisseaux coulent
sous leur couverture de glace
où les lapins courent
dans leur blanche sérénité
la forêt est un temple
donnant la quiétude
l'énergie qu'elle transmet
redonne la vue
à ceux qui
aveuglés par le ciment
avaient oublié la beauté
d'un flocon de neige
sur une branche d'épinette

Visages maculés de désirs
enfouis sous l'humus de souvenirs
immenses impénétrables
gravés dans des pierres anciennes
vertueuse mélancolie
drapée de miroirs
d'une pluie drue de miel
l'émerveillement
des oiseaux apatrides
battent la liberté
de leurs ailes de coton
portant la beauté
l'émancipation
au creux de leur matrice

Les abeilles butineuses
créent ton univers
où tes yeux
fenêtres ouvertes
inexplorées
inachevées
où l'incertitude
rapiécée d'anciens désirs
émane de tes cheveux
où mes doigts
éjaculent
des fleurs sauvages
gorgées de pollen
nous pouvons vivre
toute la véhémence
de nos rêves d'hydromel
vieilli en fût
de chêne

Délicatement
des pensées que l'on pèle
comme des pommes mûres
s'égouttent sur le sol
déchirant le silence
aveuglant la nuit
perpétuel recommencement
doux glissement des corps
se pressant l'un contre l'autre
s'oubliant dans le chaos
entre couvertures et étreintes
et trois fois nous croirons
que cette nuit nous sera fidèle
qu'elle ne connaîtra pas l'aube
mais les filets de lumière
trahissent et renient
et déjà j'entends
le chant du coq

L'Est ouvre ses portes
la laissant, elle,
drapée d'émerveillement
costume quotidien
astre infatigable
pays du soleil levant
vibrer en silence
illuminer la pièce
où jonche meurtri
ce corps, le mien
samouraï japonais
dans l'aube grandissante
toujours plus lumineuse
elle déposa son sourire
sur la table de nuit



Ficelles de lumière
suspendant l'être dans la réalité
marionnettistes trompe-l'œil
pantins trompe-la-mort

L'image est un cinéma cruel
définissant l'être
sous les projecteurs
théâtre pour névrosés
où se fondent les couleurs

La noirceur
prisonnière pessimiste
d'un vase vide
Écho
guillotine perfide

La nuit s'effrite tranquillement
s'agrippant
à une bouée de secours
une plainte s'élève
dans un corridor
solitude
où l'illusion du rêve
se noie paisiblement

Entre l'ombre des feuillages
et la rosée sur tes dents
entre les premières lueurs
et les rayons sur tes flancs
entre les branches qui craquent
et tes bras frêles m'étreignant
l'aube est un spectre
qui fige la vie pour un instant

Les herbes battent la mesure
poursuivies par le vent qui
fait courber l'échine des
vieux chênes.

Les cloches font écho
leur chant caresse les nuages qui
laissent tomber quelques gouttes de
leur masse brumeuse.

Ouvre la fenêtre
regarde le ciel
se vider de ses entrailles.

Quand la lune se meurt
dans la noirceur de l'être
la lueur qu'elle offre à la nuit
n'est qu'illusion.



Si je marchais dans le ciel,
je pourrais respirer les oiseaux
les gouttelettes de pluie
rafraîchiraient mes orteils
les nuages me glisseraient à l'oreille
des mots incompréhensibles
des chutes de réconfort
s'écourent de ses yeux
ses respirations créent
une douce brise qui
fait vibrer ses paupières

Partir
se faire enlever
par le vent
pour revenir
un jour d'orage
chaleur torride
voler au-dessus
des villes-cartons
courir sous la pluie
zigzaguant entre les éclairs
j'agrippe ta main
mon aimant
souviens-toi des pôles

Des néons fendent l'air
avec leurs dents sèches
la fumée forme des nœuds
autour des étoiles
assenées de coups d'horloge
les aiguilles arrondissent ses yeux
donnant l'heure d'hier

Des allumettes courent nues
dans un champ de *stainless steel*
le bout des fourchettes dressées
blessent nos pieds fatigués
lorsqu'ils percutent les flaques d'eau
les regards s'entrechoquent...

En offrande
je n'ai qu'offert
des fleurs sans pétales
des bouquets d'épines
des roches dans des souliers
des paroles incompréhensibles
cachées derrière un brin d'herbe
simple bouclier de silence
armure immaculée
de paroles et d'intentions

Ma tête est un printemps
où bourgeonnent des idées
les oiseaux s'y posent
picorent mon écorce
creusent un nid
habitent dans mes pensées
comme dans un tronc
mes feuilles les protègent
quelques instants
jusqu'à ce que l'hiver
me dénude, me glace
les oiseaux migrent alors
inconfortables dans mon antre
me laissant seul, frêle
orné de glaçons
dansant avec le vent
valse déchirante
l'écorce durcie
les prochains voyageurs
picoreront fort
pour séjourner en moi

Terrier d'oubli
où les ponts
se coupent
les sourires
inquiètent
et les regards
trahissent

En mangeant mon silence
je me suis cassé une dent
en croisant ton regard
mon être entier
s'est cassé

Assis à leur table
ils sont seuls
s'abreuvent de silence
dans leur tasse de café
le visage flou
derrière le nuage opaque
préoccupations absorbantes
une cigarette mal éteinte
leurs pensées sont des regards
silencieux et fuyants
au contact des autres clients
un petit sac de sucre
où ils se réfugient
à l'abri du monde
quand les réchauds
sont réchauffés
il n'y a plus rien à boire
restent les sacs de sucre
qu'ils enfouissent dans leurs poches
pour une fuite future

